

Xavier Mayne (Edward I. Prime-Stevenson) Romancier français ?

Deux œuvres ont sauvé le nom de l'écrivain américain Edward Irenaeus Prime-Stevenson de l'oubli total auquel il paraissait voué : un roman, qualifié aujourd'hui de « gay » (*Imre: A Memorandum*) et un essai volumineux (*The Intersexes: A History of Similisexuality as a Problem in Social Life*). Pourtant, si le roman a déjà fait l'objet de quelques analyses¹, l'essai, lui, n'a pas été entièrement exploité et n'a donc pas encore livré toutes ses richesses. Sur l'auteur lui-même, qui a publié ces deux ouvrages sous le pseudonyme de Xavier Mayne, nous ne disposons que de très peu de données biographiques certaines. L'article original et pionnier qu'un compatriote, Noël I. Garde, lui a consacré² a été quelquefois plagié, mais n'a guère été prolongé. Aussi nous a-t-il paru utile d'apporter ici quelques éléments nouveaux sur Prime-Stevenson, dans le dessein de renouveler la curiosité que devrait susciter cet auteur singulier.

On peut distinguer, par un raccourci commode, deux parties dans la vie d'Edward Irenaeus Prime-Stevenson : une jeunesse américaine, qui s'étend de sa naissance, en 1868³, à Madison, dans le New Jersey, jusqu'au début du XX^e siècle, et une maturité européenne, qui court jusqu'en 1942, date de son décès à Lausanne. Les œuvres qu'il a rédigées dans la première partie de sa vie sont signées Edward Stevenson, tandis que celles de la seconde sont publiées soit sous le pseudonyme de Xavier Mayne, soit sous un nom composé, formé par l'adjonction des deux patronymes parentaux. Sa mère, née Cornelia Prime, avait épousé le pasteur de l'église presbytérienne de Staunton, Paul E. Stevenson. Edward fut le dernier des cinq fils de ce couple⁴.

On ignore presque tout de l'enfance et de l'adolescence d'Edward. D'apprendre qu'il fit des études de droit et qu'il ne s'inscrivit pas au barreau de manière à se consacrer entièrement à la littérature, ne comble aucunement cette énorme lacune. En outre, il y a peu d'éléments autobiographiques à glaner dans ses œuvres de jeunesse. Il faut lire entre les lignes, par exemple, *White Cockades*, son premier roman, publié à dix-neuf ans⁵, pour y discerner dans l'attachement d'un jeune paysan pour son prince Charles Edouard Stuart cette touche homosexuelle que l'auteur se plaira par la suite à mettre en valeur. A-t-il éprouvé des amitiés particulières qu'il voulait faire deviner chez certains de ses personnages ? Comme il le fait pour *White Cockades*, Prime-Stevenson, dans une analyse écrite a posteriori, tire vers la peinture de sentiments adolescents teintés d'uranisme le portrait psychologique de deux garçons qu'il a livré dans son quatrième roman, *Left to Themselves*, publié à vingt-trois ans⁶. S'il fallait juger de sa vie par les personnages et les situations romanesques inventées par l'auteur, on conclurait à une jeunesse consciente de ses propres choix affectifs et sexuels, mais impuissante à les vivre pleinement.

Un mystère plus épais entoure les raisons de son exil en Europe et l'origine de sa fortune. Noël I. Garde se base sur une dédicace de *Left to Themselves* à Harry Harkness Flagler, le fils d'un magnat du pétrole (dirigeant en outre une compagnie de chemins de fer et bâtisseur d'un empire hôtelier en Floride), pour poser la question d'un éventuel mécénat plus ou moins désintéressé. En vérité, on ne peut exclure qu'une partie de l'héritage des Prime, qui étaient fortunés, ait fructifié dans les mains d'Edward. Celui-ci a peut-être pris du reste son nouveau nom de *Prime-Stevenson* en reconnaissance pour cette famille maternelle qui lui aurait épargné d'avoir « à perdre sa vie à la gagner » en lui livrant cette manne. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'activité journalistique de l'auteur comme critique

¹ En anglais : Noël I. Garde [pseudonyme d'Edgar Leoni] – *The First Native American « Gay » Novel in One Institute Quarterly Homophile Studies*, Spring, 1960, p. 185-190. En allemand : Wolfram Setz – *Imre. Xavier Mayne und seine "psychologische Romanze"* in *Forum Homosexualität und Literatur*. Heft 30, 1977.

² Noël I. Garde [pseudonyme d'Edgar Leoni] – *The Mysterious Father of American Homophile Literature : A historical Study in One Institute Quarterly of Homophile Studies*, 1958, 3, p. 94-98.

³ [Note additive postérieure à l'article : Tom Sargent a découvert que cette date donnée par l'auteur qui voulait se rajeunir, dans ses notices du Who's Who, est fautive : E. I. P-S est né en 1858].

⁴ [Note correctrice postérieure à l'article : Edward fut le dernier de sept enfants.]

⁵ [29 ans, en réalité.]

⁶ [33 ans.]

littéraire et musical a cessé d'être sa source principale de revenus, au-delà de la décennie 1910. Edward Prime-Stevenson a pu en outre financer lui-même l'édition de ses œuvres, à faible tirage, sans avoir à se préoccuper de leur succès commercial. Il se montra soucieux, toutefois, de leur succès d'estime. La complaisance avec laquelle il en livre l'analyse dans ses diverses productions atteste cette préoccupation naturelle d'un auteur qui écrivait pour être lui et apprécié, fût-ce de quelques-uns.

Afin de composer l'article que nous avons cité plus haut, Noël I. Garde fut réduit, faute de matériel,



Prime-Stevenson en tenue d'alpiniste [Coll. Raimondo Biffi]

à exploiter les différentes notices biographiques rédigées par Prime-Stevenson lui-même pour les éditions successives du Who's Who. Il ne faut pas attendre de telles notices, qui ont le charme et la vie d'un traité de droit pénal, qu'elles nous livrent un être de chair et de sang, ni qu'elles révèlent, sur la psychologie de celui-ci autre chose que ce qui appartient au registre des vanités sociales. Par bonheur, nous disposons d'une source nouvelle qui, bien que peu volumineuse, donne beaucoup plus de consistance au personnage. Il s'agit de cinq lettres, rédigées entre décembre 1927 et mai 1930, et destinées à un couple de cousins de New York : William A. Prime et sa femme⁷. Comme l'auteur en semble pas avoir eu, auparavant, de relations épistolaires étroites avec ces cousins, il leur livre, outre un résumé de sa production littéraire et un jugement sur celle-ci, un aperçu de son existence européenne. On y découvre un aimable dilettante, une sorte de rentier amoureux de l'art et de la littérature, qui paraît avoir organisé son temps autour de ses passe-temps ou de ses violons d'Ingres, au nombre desquels figurent les belles-lettres et l'alpinisme. (L'une des deux seules photographies que nous ayons de lui, jusqu'à aujourd'hui, le représente d'ailleurs, au lendemain de Noël 1928, dans la tenue classique du montagnard, sac au dos, une canne de randonneur à la main.) Edward Prime-Stevenson ne s'est jamais embarrassé des

soucis matériels qu'implique la possession d'une maison ou d'un appartement. Plutôt que de rester rivé à une cité ou à une terre, il a préféré se déplacer au gré des saisons et de ses états d'âme dans le cœur de l'Europe, entre les différents pays qui se partagent les Alpes : l'Italie, la France, La Suisse et l'Allemagne ; peut-être vécut-il aussi en Autriche, qu'il n'évoque pas dans ses lettres. La Forêt noire, la région des lacs alpins, étaient ses domaines de prédilection, tout au moins dans les années 1920-1930. Mais ne l'imaginons pas, à l'instar des routards modernes, se traînant dans l'inconfort, insoucieux du lendemain. C'est toujours dans des hôtels de luxe qu'il résidait plusieurs mois consécutifs, et où il avait ses habitudes. De même que ses cousins Prime descendaient, lorsqu'ils visitaient Paris, au Piazza-Athénée, lui, à Lausanne, s'installait au Mirabeau, et à Florence à l'hôtel Minerva par exemple.

Grâce aux confidences qu'il fit à ses cousins, nous savons aujourd'hui qu'Edward I. Prime-Stevenson choisit définitivement l'Europe en 1902, pour ne plus retourner qu'épisodiquement dans son pays natal. Avant cette date, il fit souvent la traversée sur les transatlantiques confortables de la Volendam, une compagnie assurant la ligne Amérique-Hollande, et qui existe encore aujourd'hui. En revanche, entre 1902 et 1929, date où il retourne quelques mois à New York, il ne revit en vingt-sept années que trois fois sa patrie, dont une seule fut une visite prolongée (au cours de l'hiver 1919-1920). Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il déclare à ses cousins se sentir totalement étranger sur le sol natal : « an absolute foreigner – stranger – in America » précise-t-il⁸. Il est vraisemblable, comme cela transparaît dans ses œuvres, que Prime-Stevenson se sentait plus à l'aise, en raison même de ses inclinaisons affectives et sexuelles, dans la vieille Europe que dans la « vertueuse et prude Amérique ». Ses origines mixtes anglaises, françaises et italiennes ne furent sans doute qu'une vague

⁷ Ces cinq lettres (trois dactylographiées et deux manuscrites), ainsi que deux photographies, étaient rattachées à *Long-Haired Iopas* que Prime-Stevenson offrit à ses cousins [Collection Raimondo Biffi].

⁸ Lettre dactylographiée du 20 octobre 1929, écrite de l'hôtel Mirabeau à Lausanne [Coll. R. Biffi].

allégation pour son choix de l'Europe, choix qu'en vérité lui-même ne sentit pas le besoin de justifier. Toute la « tribu » de ses cousins Prime, ceux auxquels il écrivait comme ceux dont il donnait ou demandait des nouvelles dans ses lettres, partageait naturellement cette propension à voyager ou à étudier en Europe.

Un point qu'il est plus intéressant d'approfondir lorsqu'on se penche sur cette correspondance, est la manière qu'eut Prime-Stevenson de gérer son « similité sexuelle » dans ses interactions avec sa famille. Comment un auteur qui a choisi de s'exprimer dans ses livres sur ce sujet délicat, mais qui a préféré se taire dans la vie, peut-il parler à son entourage familial ou amical de son travail ? À ses cousins, Prime-Stevenson passe sous silence, dans la liste de ses œuvres, *The Intersexes* aussi bien que *Imre*. Mais – faut-il voir là une habileté psychologique ? – il agit de même à propos des romans de sa jeunesse, pourtant très peu orientés vers ce thème : il en parle avec un détachement aristocratique et déclare ne pas regretter qu'aucune trace n'en subsiste. Effectivement, seul le titre de certains ouvrages nous est resté. Une telle situation est exceptionnelle pour un auteur moderne. Une partie de la production d'Edward Prime-Stevenson fut imprimée à compte d'auteur, en nombre d'exemplaires limité. Ceci explique en partie cela. Ainsi, Noël I. Garde pensait détenir l'unique exemplaire subsistant aux États-Unis du « roman gay » *Imre*, lorsqu'il rédigea son article sur son compatriote : l'exemplaire de la Bibliothèque du Congrès avait disparu ; en outre, à Londres, la British Library n'en possédait aucun. Par ailleurs, Prime-Stevenson croit bon de préciser à ses cousins qu'un coup du sort rarissime explique la disparition totale de deux autres de ses ouvrages, dont il néglige de donner les titres : l'intégralité du tirage de ces deux livres avait été expédiée dans un hôtel de Messine, en Sicile, où l'auteur avait prévu de se rendre ; le grand tremblement de terre qui survint en 1908 et qui détruisit entièrement la ville, engloutit ce travail dans les décombres de l'hôtel. Un tel destin tragique fut heureusement épargné à *The Intersexes* et à *Imre*. Mais la disparition, pour des raisons variées, de certaines de ses œuvres, offrait à l'auteur l'occasion de traiter globalement, avec distance ou même avec indifférence, de l'ensemble de sa production, désormais lacunaire. En outre, ce détachement – reflet d'une modestie feinte ou réelle – lui permettait de mentionner, en passant, avoir également publié divers ouvrages sous un pseudonyme, sans avoir à en mentionner les titres, dont l'un aurait sûrement intrigué ses correspondants.

Il serait injuste, toutefois, d'attribuer ce comportement fin et réservé à une sorte de lâcheté. Edward Prime-Stevenson ne s'est pas efforcé de cacher à tout prix son « homosexualité ». Son silence est une forme de tact, le savoir-vivre de sa classe sociale. Ce qu'il tait par civilité, il le laisse pressentir à tout esprit un tant soit peu curieux, et il offre même la possibilité de comprendre les raisons de ses omissions diplomatiques. Il fait ainsi cadeau, à ses cousins, d'un recueil de nouvelles, *Her Enemy*⁹, dont l'une au moins est particulièrement éclairante. Cette nouvelle, très réussie, a pour titre *Out of the Sun*. Elle expose, sur un ton presque neutre, une petite et grande tragédie. En dix pages, tout est dit sur la situation d'un double littéraire de Prime-Stevenson et de ses frères de cœur, en des temps si peu favorables aux amours viriles. *Out of the Sun* est le récit des dernières heures d'un homme qui a décidé de mettre un terme à sa vie « errante et solitaire ». Son lourd secret et les raisons de son suicide ne sont pas immédiatement exposés, mais plutôt suggérés par touches successives. Le lieu même du drame, une villa surplombant la baie de Naples, à Capri, est déjà évocateur. On découvre, dans un décor élégant et confortable, les goûts tour à tour musicaux, artistiques puis littéraires, tous très explicites, du héros, Dayneford. En contrepoint, et par touches alternées, la personnalité du beau mais cruel garçon italien, Gino, qui devait partager cette niche intime, se dessine. Et déjà le drame est tissé, qui verra son dénouement quelques pages plus loin.

Un détail, dans ce récit, a piqué notre curiosité. Parmi les œuvres littéraires que le narrateur énumère, figurent presque exclusivement des titres connus et appréciés par les homosexuels du monde entier. Dans un jeu qui s'apparente à une mise en abyme, Prime-Stevenson clôt cet inventaire en citant trois de ses propres œuvres, toutes écrites sous le pseudonyme de Xavier Mayne. Deux sont déjà connues : nous les avons citées. Il s'agit de *The Intersexes* et du roman *Imre*. Mais la troisième est passée inaperçue. Il s'agit d'un roman rédigé en langue française qui a pour titre : *Sébastien au plus*

⁹ *Her Enemy, Some Friends and Other Personages: Stories and Studies Mostly of Human Hearts*. Florence, Obsner, 1913.

bel âge. Le héros de la nouvelle *Out of the Sun*, Dayneford, saisit ce livre de Xavier Mayne, et se met à en lire un passage, parce qu'il exprime parfaitement sa situation et son état d'âme. Et Prime-Stevenson se fait un plaisir de traduire en anglais ce passage lu par son héros en français, le français de Xavier Mayne : le serpent, en quelque sorte, se mord la queue.

Nous avons vainement cherché *Sébastien au plus bel âge* dans les plus grandes bibliothèques. Il semble bien, pour l'instant, que ce roman soit perdu. La question de savoir s'il a vraiment vu le jour, ou si l'auteur s'est livré, avec ce titre, à un jeu littéraire, mérite d'être posée. Nous pensons, quant à nous, que *Sébastien au plus bel âge* a réellement existé. D'une part, ce recours à une citation ou à un commentaire de ses propres œuvres était un procédé familier à Prime-Stevenson. D'autre part, *Sébastien au plus bel âge* figure dans la liste des ouvrages publiés par l'auteur et qu'il fit imprimer sur la couverture de ce qui devait être son dernier livre : *Long-Haired Iopas*¹⁰. Aller jusqu'à cet effort de cohérence aurait été témoigner d'un goût de la plaisanterie assez poussé, qui contraste avec le caractère plutôt austère de l'auteur. En outre, Prime-Stevenson aurait pu recourir à un autre procédé que celui-là (et qui n'est habile à nos yeux que dans la mesure où le roman a bien existé) pour décrire la situation du héros de la nouvelle *Out of the Sun*. Quoi qu'il en soit, nous allons d'une certaine façon prolonger le jeu de l'auteur, en tentant de restituer, dans sa langue originale, c'est-à-dire le français, l'extrait de *Sébastien au plus bel âge* traduit en anglais par l'auteur lui-même, pour les besoins de sa nouvelle. Si le roman est définitivement perdu, seul en subsisterait alors cet extrait. Voici et ce passage, et celui qui le précède dans la nouvelle :

« Sur une étagère plus basse reposaient *Val Strange* de David Christie Murray et deux ou trois vieux romans ; *David Copperfield* de Dickens, *Tim* d'un anonyme, *The Hill* de Vachel tenaient compagnie à *The Intersexes*, à *Imre* et à *Sébastien au plus bel âge* de Mayne. Ce dernier petit livre était posé à plat, à l'endroit même où Dayneford l'avait laissé trois nuits plus tôt, lorsqu'il avait bondi hors du canapé pour ouvrir avec fièvre, angoisse et espoir – oui, même alors, avec un peu d'espoir ! – le télégramme longtemps attendu de Gino. Mais était-ce il y a trois nuits seulement ? Dayneford avait tant vécu depuis ! Distraitement, il prit *Sébastien* et relut une page que son propre crayon avait à un moment ou à un autre, marquée. Un passage qui, traduit en anglais, donnerait peu près ceci :

Cependant Bernard ne pouvait avoir aucune certitude sur sa guérison – sur son immunité. Il avait de terribles preuves de cela. Un soir qu'il regagnait son domicile, c'est-à-dire, en l'occurrence, son hôtel, en flânant dans une paisible rue résidentielle, un adolescent svelte et gracieux, qui devait avoir quelque dix-sept ans, passa rapidement devant lui. Ce garçon était grand ; son visage ovale et ses yeux noirs, brûlants. Il prononça à voix haute, une voix claire et musicale qui semblait celle d'un oiseau sylvestre, quelques mots d'adieu à un compagnon qui s'en allait. La ressemblance était sans doute moins grande que ne le croyait Bernard, mais cela n'avait aucune importance : le mal fut brutal et complet. L'image psychique de Sébastien ressortit et foudroya l'âme de Bernard. C'en était fini de la paix de cet après-midi, de la semaine ou même du mois à venir ! De vieux tourments firent tressaillir le cœur de Bernard et l'emplirent d'amertume. Le couteau se mit à tourner de nouveau dans la plaie ; non encore cicatrisée, la blessure fut à nouveau lacérée à vif, jusqu'au sang. Ainsi, rien n'avait pu encore le guérir ! Il semblait que rien ne pourrait jamais le guérir – jamais ! Il subissait encore la punition de sa bêtise d'illuminé – la seconde de la sorte dans la vie de Bernard. Elle lui pesa au-delà du supportable... Colère et souffrance lui firent crier « Maudit garçon !... Maudit garçon ! » et il répéta et répéta encore ces mots. Mais l'intonation de son imprécation perdit chaque fois un peu de sa violence, elle se fit de moins en moins forte, jusqu'au moment où, la voix brisée, Bernard

¹⁰ *Long-Haired Iopas: Old Chapters from Twenty-Five Years of Music-Criticism*, Florence, The Italian Mail 1927. Le titre de ce livre est inspiré du nom d'un personnage de l'opéra d'Hecto Berlioz, Les Troyens. Sur la couverture, le nom de Prime-Stevenson est suivi de : « Author of *A Matter of Temperament* » - suivi d'autres titres. On remarque une coquetterie : *Philippe and Gerald* et *Left to Themselves* est dédoublé, alors qu'il s'agit du même roman qui a connu deux éditions. On n'a plus aucune trace de certains autres titres, outre *Sébastien au plus bel âge*. Mais une chose intrigue : puisque *Sébastien au plus bel âge* fut écrit sous le pseudonyme de Xavier Mayne, pourquoi les deux autres œuvres également parues sous ce pseudonyme ne sont-elles pas mentionnées sur cette couverture ? Il n'y a pas de réponse certaine à cette question. Peut-être est-ce dû à l'estime dans laquelle l'auteur tenait *Sébastien au plus bel âge*. Peut-être le fait que ce roman fut publié en français et à un nombre d'exemplaires plus restreint encore que les autres titres, suffisait à « brouiller les pistes » - ce qui était la raison d'être du pseudonyme.

l'articula avec légèreté. Des larmes jaillirent de ses yeux, et la malédiction se mua en caresse : « Maudit garçon !... Maudit garçon ! »

On aura noté un élément autobiographique frappant que l'auteur prête à son héros : il fait d'un hôtel son domicile. Comme on ne saisit pas la nécessité de ce détail pour l'intrigue romanesque – lequel détail représente en outre un mode de vie assez peu ordinaire – on est tenté de voir en Bernard un double parfait de Prime-Stevenson, et par conséquent dans l'expérience douloureuse du personnage un drame sentimental vécu par l'auteur.

Puisque nous pensons que *Sébastien au plus bel âge* a réellement existé, il nous reste à résoudre une question : pourquoi son auteur, né Américain et de langue maternelle américaine, a-t-il choisi de l'écrire en français ? Prime-Stevenson avouait volontiers parler neuf langues, dont certainement l'italien et l'allemand. En outre, il résidait souvent dans la partie francophone de la Suisse, et possédait également assez bien le français. Mais la fierté ou la vanité de réaliser ce défi qu'est écrire un roman dans une langue littéraire autre que sa langue maternelle – à l'instar de William Beckford ou d'Oscar Wilde – ne suffit pas à expliquer ce choix. Nous avançons ici une hypothèse, qui nous paraît plausible compte tenu de l'élément suivant : *Sébastien au plus bel âge* fut sans doute rédigé entre 1909 (date vraisemblable de la parution de *The Intersexes*¹¹) et 1913, date de parution du recueil *Her Enemy* où ce roman est cité. Or, durant cette période, Prime-Stevenson subit, semble-t-il, l'influence stimulante de l'écrivain suisse Charles-Ferdinand Ramuz. Il fut en tout cas très admiratif d'*Aimé Pache*, un roman de Ramuz sur la vocation artistique. Au point d'exprimer, en 1912, cette admiration dans une lettre à la fois chaleureuse et extrêmement élogieuse qu'il expédia à l'auteur vaudois, lettre aujourd'hui conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne. Ramuz, à cette époque, n'avait pas encore atteint la célébrité, de sorte qu'on peut penser que Prime-Stevenson le tenait pour son égal, un égal qui avait réussi un chef-d'œuvre et avec lequel l'Américain pouvait chercher à rivaliser ou à imiter dans sa propre langue. De cette émulation sont peut-être nés et *Sébastien au plus bel âge* et le recueil *Her Enemy*. N'y a-t-il qu'une pure coïncidence, par exemple, dans le fait que Dayneford, le héros d'*Out of the Sun* se suicide en se précipitant dans la baie de Naples, tandis que le héros de Ramuz *Jean-Luc persécuté* (publié en 1909) se jette dans un précipice alpin à la fin du roman ? Nous inclinons à penser qu'il y a plutôt réminiscence ou inspiration. La structure même du titre Sébastien au plus bel âge, qui fait suivre un prénom d'un complément ayant valeur d'épithète, n'a-t-elle pas une certaine parenté avec celui de Ramuz, *Jean-Luc persécuté* ? Une étude approfondie de l'œuvre de ces deux écrivains pourrait d'ailleurs trouver d'autres résonances.

Retrouver le roman français d'Edward Irenaeus Prime-Stevenson serait un événement. D'abord pour l'histoire de la littérature homosexuelle, dont il constitue une pièce essentielle sur la période du début du XX^e siècle, avant la première guerre mondiale. Mais également pour l'éclairage qu'il apporterait sur la psychologie d'un auteur encore mal connu, tel Aimé Pache – dont l'existence fut tout entière vouée à la peinture – consacra à l'art et aux Belles-lettres une grande partie de sa « vie errante et solitaire ».

Jean-Claude Féray & Raimondo Biffi.

¹¹ La préface de *The Intersexes* est datée de 1908. Cependant, le fait que l'on y trouve des commentaires sur l'affaire Renard, survenue en France en 1909, oblige à admettre une date de parution plus tardive. (Sur l'affaire criminelle Pierre Renard, cf. Christian Gury – *L'honneur piétiné d'un domestique homosexuel en 1909 : sur Gide et « Corydon »*. Paris, Ed. Kimé, 1999.)